

On bon luron

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 47

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190044>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

contorsions dans le but de calmer l'esprit. De son côté, le sorcier, placé sur un grand tapis rouge, au milieu du cercle de lumière, exécutait maintes grimaces et signes cabalistiques.

C'est ainsi que celui qui fut surnommé plus tard le Diable de Mollens, se jouait de la crédulité de ces braves gens et s'amusait à leurs dépens, ainsi que ses complices. Poussant plus loin ses mystifications, il les conduisit un jour, de grand matin, derrière une haie, et leur dit : « L'esprit est encore très irrité aujourd'hui ; mais c'est égal, nous aurons bientôt le trésor. Il s'agit seulement de faire exactement tout ce que je ferai et de me suivre partout où j'irai. » Cela dit, il coupe une branche de coudre dans la haie, en prend un bout, le fend dans la moitié de sa longueur et le met à califourchon sur son bout de nez. — Les autres font comme lui. — Le sorcier ôte ensuite sa veste, son gilet, son pantalon, au point qu'il ne lui reste bientôt plus que la baguette de coudre sur le nez. Puis il s'éloigne à pas rapides à travers champs. — Les autres, toujours confiants, l'imitent ponctuellement, et, dans le même costume, le suivent à la file jusqu'à L'Isle.

Les habitants de ce village, qui venaient de se lever, les reçurent comme on peut le supposer : Les hommes et les enfants avec des pierres ; les femmes avec des baquets d'eau froide et à coups de balais. Et nos pauvres diables de s'enfuir à toutes jambes pour aller reprendre leurs vêtements laissés derrière la haie.

« Il ne fallait pas vous sauver, dit le sorcier, notre procession est manquée, et tout est à recommencer. Mais, ne perdons pas courage ; nous ferons autre chose, et nous aurons le trésor. »

Cependant notre aventurier ne pouvait berner plus longtemps ces pauvres fous. Il fallait décidément les conduire au but depuis si longtemps cherché. Il leur dit donc un beau matin : « Le moment est venu, cette fois. Ecoutez-moi : Vous viendrez, ce soir, vers minuit, sur le Crêt, en apportant une grosse provision de pain, de rôti et de vin bouché. N'épargnez rien, et que tout soit de première qualité, car la dernière heure sonne... Si cependant l'esprit ne voulait point se laisser fléchir, je dois vous avouer franchement que je ne réponds ni de ma vie, ni de la vôtre. Or, si vous entendez tout à coup un bruit d'écus neufs et de louis d'or, sauvez-vous à la hâte ; car ce sera le précieux caisson que je serai forcé de rejeter dans le creux pour échapper à la mort ; puis de nombreux feux s'allumeront dans la forêt, autour desquels des êtres diaboliques feront la chette !... Mais je crois que cela n'arrivera pas et que tout ira bien. Pour emporter tout cet or, munissez-vous de sacs confectionnés avec de la toile qui n'a pas encore été lessivée, et attachez-les avec le crin d'une jument qui n'a encore eu qu'un poulain. — Adieu, à tous, vous ne me reverrez pas avant que je vous revoie ! »

Après ces instructions, notre mauvais farceur alla trouver quelques amis, qui ne valaient guère mieux que lui, et leur dit : « Il vous faut me rendre un grand service ; j'ai là sept ou huit *dddous* auxquels j'ai fait croire que nous trouverions le trésor de

Nernetzan, et qui me nourrissent et m'abreuvent abondamment depuis plus de deux mois... Nous allons rire et boire un bon coup !... Vous mettrez une chemise sur vos habits et préparerez une douzaine de tas de copeaux bien secs au bord de la forêt voisine ; vous apporterez en outre des faux, des arrosoirs, des pelles, des couvercles de casseroles, des clochettes et des *toupins*, tout ce qu'il faut enfin pour produire un tapage infernal. Puis vous guetterez le moment où je laisserai tomber une grosse pierre sur des bouteilles cassées : Ce sera le signal !... Vous allumerez alors les feux, vous mettez en branle tous vos ustensiles et vous démènerez comme des diables en poussant des cris d'enfer !..

A minuit, chacun était à son poste ; le sorcier dans le creux, les compères derrière les arbres, et les pauvres dupes le sac en mains, à l'entour du creux.

Il faisait une nuit profonde.

« Etes-vous tous là, mes amis ? dit le sorcier d'une voix étouffée... ne bougez pas !... voici... voici le trésor !!!... »

Et notre scélérat soulève un gros caillou qu'il laisse retomber avec fracas sur les bouteilles cassées préparées au fond du creux. A ce moment, les feux s'allument aux alentours, les compères, en costume blanc, s'agitent comme des possédés, et les pauvres diables de détalier à moitié morts de frayeur.

Restés seuls, le sorcier et ses compères réunis dans le creux, se gobergèrent et firent de bons rires aux dépens de ceux qui leur avaient si obligeamment apporté le pain blanc, le rôti et le vin bouché.

Mais comme un des fuyards, dont le pied avait rencontré un vieux tronc d'arbre, était tombé à une trentaine de pas du creux et n'osait se relever, tant il avait peur, il ne tarda pas à entendre les rires des coquins qui les avaient exploités... Revenant de sa frayeur, il se relève en disant à part lui : « Je crois parbleu qu'ils se fichent de nous !... Canaille de sorcier, va !... »

De là, plainte au juge compétent et procès devant le tribunal d'Aubonne.

A partir de ce moment, le héros de cette histoire ne fut plus connu dans la contrée que sous le nom de *Diable de Mollens*.

On bon luron.

Lo valet à Traque fasâi prâo son vergalant quand l'étâi avoué clliâo iô n'avâi rein à risquâ. A l'ouërè, l'arâi tot frézâ et tot émelluâ se cauquon avâi z'u lo malheu dè lâi cresenâ ; mâ lo lulu avâi mé dè braga què dè fé ; et quand l'arâi failu étrè crâno, l'étâi épouâirâo et capon coumeint 'na lâivra.

On dzo dè danse que s'étâi tsermailli rappoo à 'na pernetta que volliâvè reinmenâ, l'avâi reçu onna motchâ d'on gaillâ que n'avâi pas la man tant lerdzire, kâ lo pourro Traque avâi vu tot épélûâ ; lo sang lâi avâi picliâ dâo naz et la frimousse lâi couâisâi coumeint tot.

— Adon, se lâi fâ son père, lo leindéman, te t'es tsecagni hiai, et y'a z'u dâi coups, à cein qu'on m'a de ?

— Oh bin vouaiquie, on s'est contrepoinâ on bo-

con avoué lo crouïo Pequabou et lo chenapan m'a bailli on pêta su lo naz.

— Ah ! cé pandoure a ouzà tè bailli on pêta ! mè peïso que ceïn n'est pas restà dinsè ?

— Oh ! foutre na, que ceïn n'est pas restà dinsè !...

— A la boune hàora ! Et qu'as-tou fè quand t'as z'u reçu l'atout ?

— Eh bin, su z'u mè lavà vai lo borné, kà y'éte tot einsagnolà et mè su einvenu po mè reduirè.

Onna consurtachon per tsi lo màidzo.

On lulu, pe dzanliào et farceu què malàdo, preteindài on dzo avài la crévena, que n'est pas 'na maladi ; mà on dit qu'on est dinsè quand on est on boccon mau-fotu. Lo gaillà volliàvè finnameint eimbétà lo màidzo et lo va consurtà po savài quin remido lài volliàvè bailli, et po vairè quienna maladi lài volliàvè trovà.

— Eh bin, lài fà lo màidzo, dè quiet vo plieindèvo ? a te oquè que vo fassè mau ?

— Ne sé pas bin que y'é, repond lo gaillà ; mà dein ti lè cas y'a oquie que ne va pas dein la carcasse.

— Drumi-vo ?

— Oh ! dormo coumeint on modzon.

— Ai-vo dè l'appétit ?

— Càisi-vo ! medzo coumeint on lào.

— Schàdè-vo tandi la né ? ai-vo dè la fivre ?

— Dài iadzo que y'a, scho coumeint on bào et y'é 'na fivre dè tsévau ; mà pas soveint. Enfin quiet ! ne souffro pas pì tant, mà n'é pas mé d'acquouet qu'on vilhio bocan. Que mè faut-te fèrè ?

Lo màidzo, qu'étài on tot mälïn et que vayài prào iò la tsatta avài mau ào pì, lài repond :

— Vo drumi coumeint on modzon, vo z'ài on ap-pétit dè lào, onna fivre dè tsévau, vo schàdè coumeint on bào et vo n'ài pas mé d'acquouet qu'on vilhio bocan ! Vo faut alla consurtà lo vitérinéro !

BAISER VOLÉ

par Eugène MORET.

III

L'institutrice, un peu interloquée, ne répondit pas, et la petite baronne, jugeant que l'entretien n'avait que trop duré, reprit rapidement :

— Cent cinquante francs par mois, deux heures par jour. Est-ce chose convenue ? Il nous restera assez de temps pour le reste : la danse, le cheval, le tir, la natation, l'escrime, la chasse, les jeux de toutes sortes, le lawn-tennis, très hygiénique le lawn-tennis et très en vogue pour les jeunes filles bien élevées, la promenade, le monde.

M^{lle} Thérèse Maignan se leva.

— Eh bien, nous commencerons demain, conclut la baronne ; ah ! non, c'est un vendredi, je suis superstitieuse, vous viendrez lundi. Mais permettez et ne parlez pas encore, je tiens à ce que vous voyiez votre élève. — La baronne sonna. — Priez mademoiselle de venir me trouver.

M^{lle} Lucrèce parut.

L'institutrice, sous ce fier nom, énumérait tout ce que celle-ci devait apprendre et s'imaginait voir émerger une grande et forte fille, solide, respirant la santé et l'intel-

ligence : ce fut une poupée à ressort, accusant une douzaine d'années à peine, qui surgit devant elle.

Elle partait en promenade avec sa gouvernante ; le coupé, attelé, attendait.

Sa robe n'était qu'un fouillis de soie et de velours, un nid de fanfreluches chargées de boucles d'acier, de rubans de satin et de fleurs épanouies ; un collier de perles au cou, des bagues au doigt et un lot de porte-veine au bras.

Mais, ce qui dominait chez elle, c'était le chapeau : un chapeau rouge, écarlate, énorme, monstrueux, qui enveloppait la tête, l'envahissait, l'enfouissait, l'écrasait ; plus de tête, plus de visage. La pauvre petite figure maigriotte disparaissait tout entière, et, quant au corps, il se tenait droit et raide, tournant, pivotant sur lui-même.

— Lucrèce, je te présente ta nouvelle maîtresse ; tu seras bien sage avec elle ?

L'enfant ne leva pas la tête, le chapeau en eût souffert ; elle salua à la prussienne et reprit sa pose, comme au port d'arme.

— Va, ma fille, dit la baronne d'un ton ennuyé ; recommande bien à Roger d'aller au pas, et reviens avant la brume, les soirées sont encore fraîches. Iras-tu faire un tour au manège ?

— J'ai donné rendez-vous à mes amiès, à Massalska, à la petite de Kersaint, aux deux sœurs Potenkin, et nous finissons par le tir, siffla la petite tout d'une traite.

— Toute la colonie étrangère ? Parfait ! alors, s'écria la baronne, ne te remue pas trop, mignonne, et, si tu passes par là, tue beaucoup de pigeons.

Seule dans sa chambre, la porte close, Thérèse en pleurait.

— Voilà donc la maison où il va me falloir aller tous les jours, se disait-elle, l'enfant qui recevra mes leçons, la femme qui me dictera ses ordres.

Elle pensa à sa mère et s'essuya les yeux. Celle-ci rentrait et courait à sa fille, l'interrogeant d'un regard anxieux.

— Oui, répondit celle-ci, avec un sourire qui peignit la joie, je commence lundi.

— Oh ! tant mieux, et... ça ira ?

— Sans doute.

— Ça ne te coûte pas trop ?

— Mais pas du tout ; je suis enchantée, au contraire. Outre que c'est pour nous une bonne aubaine qui arrive à propos, il y avait longtemps que je désirais avoir une occupation qui me prit un peu de temps tous les jours.

— Nous avions la broderie.

— Ah ! oui, fit-elle en riant ; nous pouvons en faire un peu moins et nous gagnerons un peu plus.

— J'aurais préféré pour toi un autre genre de maison.

— Pourquoi ?... cette dame est bien ; la jeune fille paraît très douce ; la baronne de Saint-Mégret est veuve, et je crois qu'elle reçoit très peu.

— Tout est pour le mieux.

— Seulement... Oh ! non, c'est une pensée qui me vient et que je devrais bien garder pour moi. Figure-toi que mon élève accuse quinze ans et en paraît douze, et que sa mère parle de la marier.

— C'est un peu tôt.

— Il paraît que, si elle était plus avancée dans ses études, ça serait déjà fait.

— On aurait attendu au moins l'âge réglementaire : quinze ans et trois mois.

Le jour dit arriva, et la leçon commença.

— Ça va parfaitement, dit Thérèse, le soir, à sa mère ; M^{lle} Lucrèce n'est pas très intelligente, mais elle a bonne volonté, et, si elle avait été mieux dirigée, il y avait en elle l'étoffe nécessaire pour en faire une femme très suffisante.